

Lo café

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **59 (1921)**

Heft 31

PDF erstellt am: **19.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-216569>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :

Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS

Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—

six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



On peut s'abonner au **Conteur Vaudois** jusqu'au 31 décembre 1921 pour

3 fr. 00

en s'adressant à l'administration
9, Pré-du-Marché, à Lausanne.



MON VILLAGE

Peut-être un jour vous dirai-je ce qu'est «ma ville», car j'ai à la fois une ville et un village. C'est être aussi riche qu'un roi, sans, cependant, avoir pignon sur rue ou sur une route. Mais, j'ai la ville de ma jeunesse et le village de mon âge mûr. Tous deux sont pour moi inappréciables. Peut-être en certaines saisons ai-je des préférences : la maison des champs me plaît-elle mieux, parfois, que la maison de la ville ? Je ne sais. Pour le moment, je vais essayer, sans le nommer, de vous esquisser l'endroit champêtre où je me repose des soucis de la ville.

* * *

Mon village, un peu sur la hauteur, rêve sous les arbres, à proximité d'admirables forêts de sapins, et à la jonction de quatre grandes routes, qui lui donnent une animation peu ordinaire. Ses maisons se groupent des deux côtés de la route, avec l'école et l'église qui silhouettent leurs clochers à une assez grande distance.

Au printemps, le vert des prés entoure mon village et y pénètre même, ça et là, tandis que les collines du Jura lui font un écran sombre sur lequel la blancheur des maisons neuves pique de jolies taches claires. Sous le soleil, l'ensemble est d'une gaieté tranquille, sous la pluie, mon village se voile de tristesse. D'ailleurs quelle que soit la saison, quel que soit le temps, jamais mon village n'est ennuyeux. Il garde un cachet original qui le préserve de toute monotonie.

Les gens qui l'habitent sont de braves gens. Bien que les goûts modernes les aient quelque peu troublés — dirai-je que c'est à leur avantage ? — ils ont encore conservé le respect de certaines traditions, et c'est vraiment fort agréable. On y voit encore quelques habits de milaine, quelques rares robes de grisette. On y parle encore un peu le patois.

Le soir, en été, on coterge devant les maisons, ou sur le banc, en face du gros tilleul, on bavarde comme on devait bavarder il y a cent ans, et les conversations diffèrent, peut-être, peu de ce qu'elles étaient jadis.

En allant aux emplettes, en revenant des champs, des femmes s'arrêtent et disent leur mot. D'autres écoutent pour aller porter plus loin le récit entendu. Ainsi se fait et se répand la chronique quotidienne, verbale et vivante.

En hiver, elle a moins d'aise, mais, cependant, elle ne chôme pas. On cause à la laiterie, au four banal,

chez l'épicière, même en sortant de l'église. Les occasions sont moins nombreuses qu'en été, mais il y en a quand même. Les hommes ne dédaignent pas de bavarder un brin. Et même si l'un d'eux entre chez l'épicière pour acheter du tabac, pourquoi ne se chaufferait-il pas les doigts au tuyau du poêle en écoutant la marchande conter les menus faits.

* * *

Mon village, le soir, quand la nuit tombe, prend, parfois, des allures fantastiques. Quand la lune donne en plein et projette sur le sol l'ombre des peupliers plantés le long de la route, le spectacle est séduisant. Une lumière pâle baigne lors la campagne. Ça et là, quelques fenêtres éclairées. Ça et là aussi les taches noires des noyers séculaires, pommiers, poiriers ou simples haies. A l'arrière-plan, le Jura. Et sur tout cela une grande paix, le sommeil de la terre bercé par le murmure des fontaines. Mon village s'endort. Mon village est heureux.

C. P.-V.



LO CAFÉ

*Eintra ! Lè fenné baivon lo café, eintra pi
Câ po cein jamé nion n'a pu lè dèreindzi.
Crâio que s'on crâivo : « Au fû ! la maison bourlé ! »
To lo premi ma fai sôveran lè z'écouallé,
Et clia qu'arâi lo mé dé préseince d'esprit
Preindrai la cafetière et lo pot au laci.
— Cousena, se vo pllié, allein ! on écoualleta ;
Teni, dépatzi-vo. — Grand maci, pas 'na gotta.
— Martze-t-on su on pi, cousena, dité dan ?
— Allein, po lo respet, mâ ne vu rein dé pan...
— On écouallet'onco, cousena ? — Mâ que crâio,
Cousena, vo volliâi mé tormeinta, lo vaio...
J'ein aré trau délau. — Min de cliaou complimein ;
Cein qu'è bon va pè trâi. — Se vo volliâi, allein...
— On écouallet'onco. — Na, na, vretablieméin,
Cein me farâi chauta. — Bah ! lei a bin onco
Quôqu'è petit catzet de vouido ; vaide-vo,
Ne lei pau cazu rein de dein cliaou écoualleté.
— Na, na, ie ne vu pas. — Vouaiti que san petiouté.
— Allein, puisque lo faut. — Cousena, sein façon,
On'écouallet'onco. — Po stu iadzo lè bon !
Sindiqua, je foudrai po cein itre on bosset,
Câ de mellicau ne s'ein bâi rein nioncet,
Vo lo dio. — Eh bin ! dan, se faut vo craire, onco...
— J'ein è trau, l'ein è trau ! l'ein è bin bu on pot.
— Vo fâ-t-e mau, petitre. — Oh ! po cein na, cousena ;
Tôt l'einvê, câ mé mau à la tit' à l'estoma,
Mé lè fâ ti parti. — L'é justamein po cein
Que vo z'ein vu bailli onco iena. — Pe rein !
Ora, escusa-mé, l'ein è prau po on iadzo.
— Allein ! tein. — Pe rein ! — Po la santé, coradzo !
— Adan, ne porrè pas vo refusa, cousena...
— On écouallet'onco, teni, pe rein que iena.
— Ma fion ! po la vrrreta, l'ein è dza tan qu'au cou.
— Bah ! bah ! vo badena, vo z'ein ai bu se pou.
— Vâi, mâ quinna besson, dau laci et dau suco !
Et pu dei petits pans ! et pu onco dau bure.
Peinsu lai, ie porrè me grisa à la fin.
— No volliên asseyi ; po mé l'âméré bin*

Vo vaire gris' on iadzo. Fédé mé ci plliési.

— L'é voutra faut' au mein se ne pu mé teni.

— On écouallet'onco. — Oh ! quand l'é prau l'é bon ;

Sat écoualleté fan, que crâio, ôquie de rion :

Na, on battiau, ma fai ! n'ein bérâi pas atant.

— Vo ne parterâi pas, sat écoualleté fan

On compto qu' n'é pas riond ; vo ne drumirai pas...

Mâ, vaio, lo café s'é on bocon troblia.

Lisette ! refa z'ein. — Mâ, dité, volliên-no,

Cousena, ein refère et ein rebaire onco ?

le peinsu bin que na, n'ein ein pas bu se pou,

Câ la vrrreta sei dete, ein è bin tant qu'au cou.

On bordzai dé Lozena et dé Palindzo.

OH ! OUI. — Une vieille dame s'assied par mégarde sur le pince-nez d'un monsieur. Elle s'en aperçoit soudain. Le pince-nez a résisté ; il est intact. La bonne dame s'excuse :

— Excusez-moi, Monsieur, j'en suis confuse : je me suis assise sur votre lorgnon.

— Je vous en prie, Madame ; il en a bien vu d'autres.

* * *

Une fillette regarde sa mère écosser des pois.

— Ecoute, maman, qui les a emballés comme ça, les petits pois ?

— C'est le bon Dieu, pour qu'il ne se salissent pas.

— Pourquoi n'a-t-il pas mis de ficelle ?

SERVICE DE TABLE

Con a adressé au *Salon de la mode*, quelques questions à propos du pliage des serviettes pour dîners de cérémonie. Plie-t-on encore les serviettes d'une façon compliquée, oui ou non ?

Eh bien, non ; on ne torsionne plus le linge en des pliures savantes, dont le premier inconvénient était de les ternir. Et puis cela sentait trop le restaurant de second et même de troisième ordre. La mode a définitivement abandonné les éventails, les bateaux, les chapeaux, les fleurs de lys, etc., pour se contenter de la simple pliure du repassage, mettant bien en évidence le chiffre dans lequel on apporte, par contre, tout le luxe de broderie possible.

Les serviettes doivent être calandrées, molles ; car trop raides, comme cela se produit si souvent, elles glissent des mains et sont d'un maniement insupportable.

L'ancienne manière française, qui comportait la double assiette, le couvert à droite, les verres à la file et par rang de taille est abandonnée. A présent, l'unique assiette porte la serviette. Le petit pain ne s'y cache pas ; c'est le domestique qui le passe pendant qu'on dessert le potage. Si le potage est servi d'avance, la serviette se place à gauche sur le menu. A gauche encore de l'assiette est la fourchette ; à droite, le couteau, appuyé sur le support de cristal ou d'argent ; la cuiller est à côté. Lorsqu'il y a plus de trois verres on les groupe par quatre formant amphithéâtre.

POURQUOI ?... PARCE QUE. — A un ancien avocat très en vogue, mais retors, un client s'avisa un jour de dire :

— Je comprends pourquoi vous avez quitté la carrière pastorale pour celle d'avocat.

— Pourquoi donc ?

— Parce que vous avez trouvé plus de profit à embrouiller les écritures qu'à les expliquer. *Pn.*